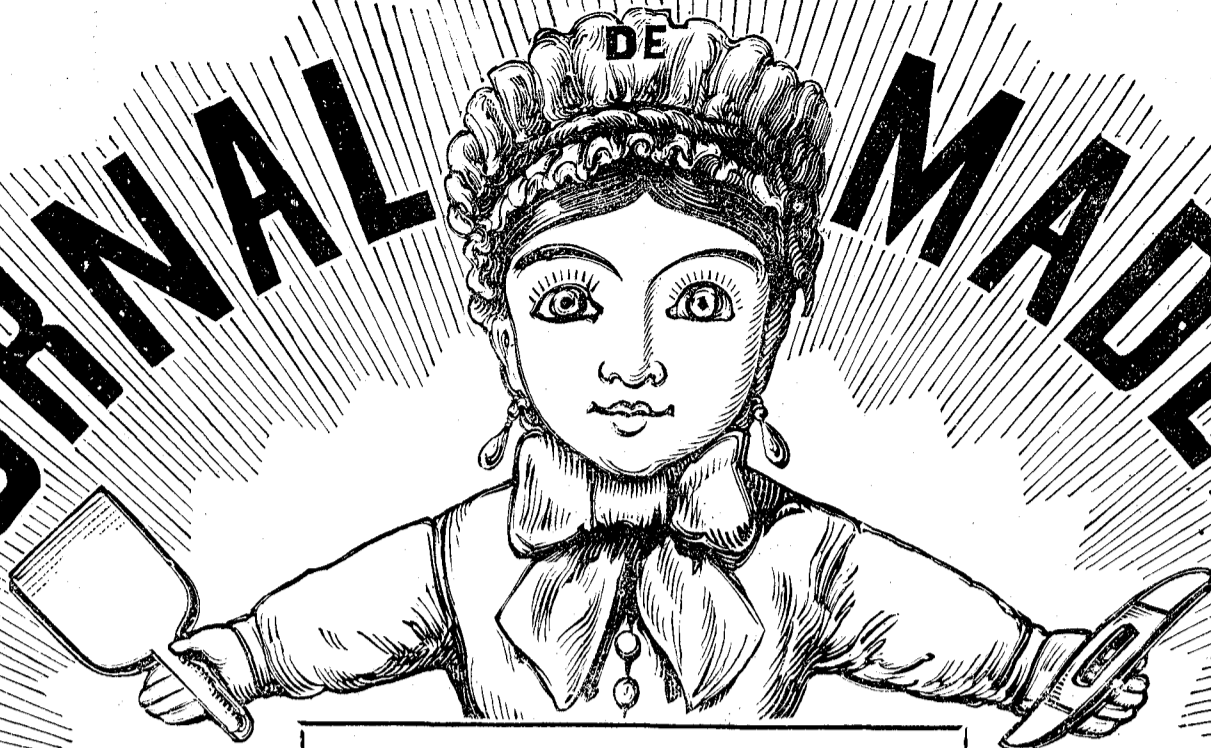


JOURNAL DE MADÉLON



POLITIQUE ET HEBDOMADAIRE

RÉDACTION
Rue de la Barre, 12
LYON

ABONNEMENTS { Six mois..... 5 fr.
Un an..... 9 fr.

ADMINISTRATION
Rue de la Barre, 12
LYON

SIXIÈME LESSIVE

LE 15 AOUT

Mais, pristi! quand donc que nous aurons feni de relaver ce linge sâle de l'empire. Nous ons beau laver, tremper, frotter, batillonner, rincer, y gn'a toujours de saloperie impériable après nos frusques, et y nous faut toujours faire la saint Napolion comme si ces galavards du deusse décembre étiont toujours les maîtres.

Tous les ans, quand c'te fête revient, j'en agraffe de coliques que me gassent les boyes et de fièvres cérébroques que me fichent la courante. Je me maginais c'te année que ça me passerait et que je goberais pas ce choléra, ah! vouait, je t'en flanque, j'ai t'été pincé pire que jamais. Maginez-vous que j'avais fait la fête tranquille comme Baptisse; j'avais t'été me balader avé la Madelon jusqu'à Saint-Paul reluquer les démolitions de Mssieu Mangini, que voudrait faire sauter à bas tout le quartier, à cause qu'y z'ont pas voté pour lui. Après ça, nous sons rentrés tout plan plan, et juste nous tombons pif à pif avé Gnafron, que nous dit si nous voulons boire pot.— Pardienne, c'te blague, si ça se refuse. Nous buvons un pot, deux pots, trois pots, quatre pots, ça va bien; la Madelon commençait à voir double et n'avait fiché son bon-



net sus l'oreille, lorsque velà Gnafron que me chante : — Viens voir la revue? — Mais, grande bugne, que je ly rebrique, de revue aujourd'hui et à ces heures que la nuit commence à viendre? Mais te bajaffles, vieille couenne! — Je te dis de venir voir la revue du 15 août, qu'on la fait le soir pour que les melitaires se gâtent pas la peau, faut la leur conserver pour les coups de canon. Allons, arrive voire seulement.

Velà mon Gnafron que m'emmène en Bellecour. Ah! nom de nom! c'était bien vrai, gn'avait la revue, mais une revue comme jamais gn'en avait eu pas seulement du temps de Castellane. Fallait voir ce monde et ces frimousses, ça nous fichait la favette. Les premiers qu'ont défilé n'étaient en habits bargeois, les mains attachées darrier le dos; y se donnaient d'air de mamis que seriont morts depis vingt-cinq ans, et y semblaient de vrais esquillettes avé leurs grands yeux à n'y fourrer le poing, leurs joues rentoncées et leurs mâchoires que brandigolaient en faisant voir de gnaques blanches et longues comme de machines à marquer le beurre. Cristi! ça faisait quèque chose dans le dos de les voir passer et qu'en marchant y fesiont sigroller leurs os que ça semblait un chapotement de clinquettes sèches! Qui que les commandait n'avait une magnère de morceau de patte à la boutonnière, que c'était la marque des arreprésentants du peuple en quarante vuitte, pour



2 DECEMBRE

CRIMÉE

ITALIE

LORRAINÉ

ALSACE

MEXIQUE

FRESCHWILLER

SEDAN

qu'y soient censément inviolables comme on disait. Mais y paraît que ce pauvre mami que s'appelait Baudin s'était fait casser la figure par les sordats de Napolion III pour pas laisser pitrognier la République, vu qu'y l'y avait fait serment de la défendre.

Ceusses que venaient après marquaient pas mieux et n'aviont l'air de chiquer depuis longtemps la salade par le trognon. C'étaient de crânes avés leurs nez camards, leurs cheveux que fesiont comme la rue Longue et de mustaches rouges toutes bourasseuses que se dressaient comme à de matous que sognent les rats. Y s'en allaient les gones avés de grandes roupes grises et de casquettes plattes qu'y donniont d'air franc aux Russiens qu'y n'aviont passé à Lyon pris prisonniers en cinquante-cinq. Mais ceux-là n'étiont en plein dépillandrés et semblaient n'avoir fait à l'esquerrès de déchicotter leurs affaires.

Après ceux-là y n'en marchaient d'autres avés de vestes blanches, mais pas mieux relingés, vu qu'y n'étiont sansouillés d'une force qu'on aurait dit de garçons bouchers tant y n'aviont de sanque après eusses. Mais c'était rien encore en comparaison de l'autre bande que suivait après et où gn'avait de mamis de toutes les couleurs; maginez-vous la bande de Bourgneuf... en sâle, et que se serait bassouillée pendant huit jours dans les ruisseaux et à se tauper; y se portiont pas mieux que les autres et semblaient avoir bu rien que de z'infusions de graviers sucrées à coups de canon. Mais, au milieu d'eux tousses, gn'en avait un grand blond, en bras de chemises, tout dépoitraillé, que se redressait fier comme Rataban, et juste comme y passait gn'a une petite fenotte que s'est mise à quincer et que voulait à toute feurce s'en aller avés lui, gn'a fallu faire venir un fiacre et la monter à l'Antiquaille, paraît censément que c'était la femme à ce Mesieu, et qu'elle n'était devenue folle pour à cause que son mari, un mami en plein gentil, à ce qu'y paraît, n'avait fait de cologne avés Napolion III que l'avait fiché dans le traquenard.

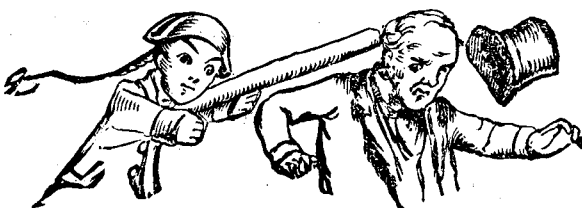
Mais la procession était pas fenie: y se sont amenés une troupe à n'en pas voir le bout, et tous en cuchon: de guernadiers, de vortigeurs, de calonniers manchots des deux bras, de culassiers sans têtes, avés leurs marmites toutes cabosées, pis de zouaves, de z'hussards, de lanciers, de tout quoi, écramaillés, marpaillés, déchicotés, esquinés, dépenaillés, saccagés, d'pontelés, éclapés, tout en morceaux et en briques que gn'aurait pas eu de quoi en faire un enquier avés tousses; et tout ça marchait, courait, jinguait, se cognait, se bousculait, se piautrait les agassins, comme s'y n'aviont le gnioble après eusses, et ça fesait une poussière, un bouvari, et de quincereries et de grinchements à n'en fichier la favette aux plus faïeux z'héros. Moi, j'ai voulu m'ensauver, mais j'ai pas aeu le temps, y n'ont passé comme la bise et ça me fesait de bluettes devant les yeux et de tintements dans les oreilles, que la tête m'en virait comme une fiarde; mais c'était pas fait que v'là le feu d'artifice que commence: ah! bonnes gens! c'était ben un autre saccagement; de petards, de feux étoilés, de chandelles romaines, de fusées, de bombes, ça petait de tous les côtés; pis velà les pièces que s'allument qu'en avait une que c'était censément une ville grande quasiment tant que Lyon avés une église et un clocher pointu deux fois comme çui-là de Saint-Paul, et tout ça flambait comme un paquet d'allumettes de contrebande, gn'en avait comme ça une centaine tant grandes que

petites de pièces que brûlaient et mèmement une qu'était à la ressemblance de Paris et que j'ai bien reconnue, vu que j'y sis été pour l'imposition universelle de 67, vous vous rappelez ben que je vous y ai raconté dans mon vieux papelard du p'pa qu'Embaume.

Quand j'ai vu comme ça buclait, comme ça peytait de tous les côtés et que les bombes et les fusées volantes débaroulaient de tous les côtés, je savais plus par où me sauver, et, juste y m'en débaroule un sus le cotivet. Ah! c'te fois je sis cuit, mais... Gnafron m'arrape par le bras et me retient de me casser le picou sus la table où nous étiont après boire et y me cogne en me gueulant: — Mais cristi! remue-toi donc! Qué donc que te fais à roupiller tandis que ces artignols sont à nous foutinasser le tempérament des oreilles avés leurs bistanclagues d'appel au peuple. C'était ben vrai, les gones, gn'avait de salopiaux que nous fesiont clapoter par devant le nez ces matrues machinances que font clic-clac, vous savez, censément, à ce qu'on dit, pour faire revenir Napolion IV. Ah! nom de nom! quand j'ai vu ça, moi qu'avais encore la favette de la revue et du feu d'artifice, j'empogne ma tavelle, et, avés Gnafron, nous les gandayons à coups de trique qu'y z'ont pas eu envie d'y revieudre.

Et ben, les frangins, fesez comme moi, et si ces gones mouvants viennent avés leur pelle au peuple, fichez-la leur z'y au... derrière si vous voulez pas revoir les revues et les feux d'artefices de la saint Napolion.

GUIGNOL.



DÉPÊCHES A LA TRIQUE

(AGENCE GUIGNOL. — Huit jours d'avance).

Andorre, 22 août. — Avant d'entrer en vacance, le Sénat de la République d'Andorre adopte une loi mettant un prince à la tête de l'État. Après quelques timides observations, la Chambre des députés, quoique républicaine, accepte cette loi par esprit de conciliation et pour ne pas compromettre la forme de gouvernement que les électeurs les ont chargés de défendre. Les opportunistes français admirent cette noble abnégation.

Gap, 23 août. — Les réservistes lyonnais sont arrivés. Pour charmer les nombreux loisirs de leurs vingt-huit jours de vacance, on leur apprend, depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir, toutes les agréables choses que comporte l'instruction militaire, comme par exemple de passer la jambe à Thomas. Les réservistes sont enthousiasmés et s'étonnent de n'avoir plus que vingt-six jours à faire, tellement le temps leur dure peu.

Vienne, 24 août. — Chaque matin les Turcs mangent quelques milliers de paysans bulgares et serbes à la remoulade. Les gouvernements européens, amis de l'humanité, s'empressent de... protester énergiquement. Les Turcs ont l'incroyable toupet de continuer de plus belle. Les gouvernements européens, amis de l'humanité, ont l'intention de se concerter pour signer une nouvelle protestation non moins énergique que la première.

Lyon, 25 août. — Mac-Mahon fait son entrée triomphale dans sa bonne ville de Lyon. Les bona-

partistes crient: Vive le Maréchal, les légitimistes, vive M. le duc, les orléanistes, vive Mac-Mahon, les constitutionnels, vive le Président et les républicains, vive la République. Il y en a pour tous les goûts et toutes les couleurs politiques.



1830 — 18...

Aux lois du pays dociles,
Soumis au gouvernement,
Ils ne veulent qu'être utiles,
Sans s'oublier cependant.

Ils aiment bien leur patrie,
Mais pensent, non sans raisons,
Que c'est par l'économie
Qu'on fait les bonnes maisons.

A la France malheureuse,
En bons fils, ils font présent
De leur aide généreuse;
Mais ils se sont, par avant,

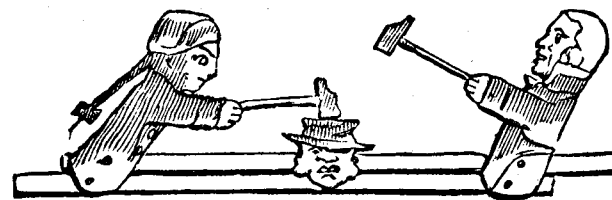
D'une façon régulière,
En gens à précautions,
Fait rembourser la misère
De quarante millions.

Cela leur permet d'attendre
Et payer le percepteur;
Ils ont aussi dû descendre
Jusqu'à prendre, à contre-cœur,

Dans l'armée et la marine
Une mince fonction.
Bien méchant qui s'imagine
Que c'est par ambition.

Princes, pour la République
Ils sont pleins de dévouement;
C'est bien dur, mais c'est trique,
Puis, qui sait où va le vent?

FLEUR-DES-POIS.



COUPS DE BATILLON

L'Opportunisme.

Enfin nous les avons vus à l'œuvre ces habiles, ces profonds politiques, ces candidats qui nous avaient promis de conduire la barque démocratique avec toute la dextérité, la sûreté du moins des vieux pilotes du parlementarisme, ces députés modèles qui s'étaient présentés devant le pays comme les plus purs défenseurs des idées et des besoins du peuple, nous les avons vus siéger, pérorer et voter. Cette assemblée qui devait réparer toutes les fautes, toutes les inerties, toutes les faiblesses de son aînée, elle a fonctionné pendant cinq longs mois et qu'a t-elle produit? qu'ont apporté à la nation de libertés et de lois fécondes ces députés, ces politiques, ces candidats qui étaient partis pour Versailles les mains pleines de projets brillants et de promesses éblouissantes? Rien, absolument rien, rien si ce n'est un mot. Un seul mot qui a été l'unique résultat de cette longue et laborieuse session; mais c'est un mot qui n'existait ni dans la langue littéraire, ni dans la langue politique et un mot qui répond à tout. Ne demandez plus maintenant de lois libérales, ils vous répondront *opportunisme*. Ne réclamez pas des mesures, ils vous arrêteront au nom de l'*opportunisme*. N'invoquez pas les droits de la démocratie, ils vous cloront la bouche avec l'*opportunisme*. l'*opportunisme* répond à tout, fait taire toutes les

objections, tranche toutes les difficultés et met un terme à toutes les réclamations les plus urgentes et les mieux fondées.

Voilà tout le résultat de nos fameuses élections du 20 février : un mot creux à ajouter à notre dictionnaire déjà si surchargé de synonymes confus et d'épithètes redondantes, un élément nouveau de trouble et d'obscurité, un nouvel obstacle au libre développement des idées et à l'éclaircissement des discussions. Mais enfin le mot existe et il faut le subir.



Il est bien vrai que ce n'était pas tout à fait pour cela que le peuple avait accepté de confiance et envoyé à l'Assemblée ces hommes nouveaux qui avaient brigué les suffrages, parés du manteau du plus pur républicanisme et au nom des intérêts et des principes de la démocratie; et il faut bien le dire, malgré tout le concert de la presse intéressée et complice, ce n'est qu'avec une certaine hésitation que l'électeur démocrate a joint ses applaudissements timides à ceux de la claqué soldée par la direction.

Voyons un peu, en effet, et jugeons s'il n'a pas fallu une patience à toute épreuve pour accepter une pièce si éloignée du programme annoncé, une foi robuste pour ne pas siffler des acteurs qui altéraient si profondément leur rôle.

Tout d'abord s'est présentée la cause non pas d'une théorie discutable, mais de toute une classe de citoyens; il s'agissait d'examiner non pas une idée creuse, mais la vie même d'une foule d'hommes dont l'existence était autant en péril que la liberté, et l'on sait ce qu'il en est advenu de la question d'adminie; l'immense majorité a lâché pied avec un ensemble et une décision pas même dissimulés.

C'est en vain que l'on a invoqué la voix de la clémence, les droits de l'humanité; c'est en vain qu'une logique rigoureuse et brutale a pu dire que les hommes du 24 mars n'étaient pas plus coupables que ceux de juillet 1830, de février 1848, du 2 décembre 1851, du 4 septembre 1870 et qui avaient été comblés de récompenses, d'honneurs et de dignités; tout cela n'a rien fait, et les hommes que touchait directement cet argument irréfutable, ont passé outre sans vergogne et sans même essayer sur leur front la trace de ce soufflet imprimé sur leur visage par le sentiment public.

Une autre question a surgi ensuite, non moins caractéristique et non moins importante, et l'Assemblée, si elle a montré quelques velléités de libéralisme dans la loi municipale, s'est prêtée avec tant de docilité au refus du Sénat, qu'il semblait vraiment que c'était là une partie convenue d'avance.

Dans une seule circonstance, la chambre basse a fait preuve de résolution et d'énergie; mais en réalité, qu'est-ce que cette fameuse affaire de la collation des grades? Qu'est-ce que la République et la démocratie ont à gagner ou à y perdre? Nous sommes

quinze millions de citoyens qui ne nous présentons jamais devant aucun jury mixte ni universitaire, et qu'il nous importe peu que l'avocat ou le médecin auquel nous serons forcés de recourir, ait reçu son diplôme des mains de Pierre et de Paul ou de Pierre et de Jean, cela ne nous empêche ni de perdre nos procès ni de mourir. Il n'y a d'ailleurs pas plus de trente ans que les mêmes députés qui se sont fait une auréole de libéralisme dans cette affaire, se seraient donné la même réputation en votant tout le contraire! Il est vrai que l'on a su, dans cette farce parlementaire, secouer la souquenille noire avec la même habileté qu'en 1851 les comploteurs du coup d'Etat secouèrent le spectre rouge; c'est la même duperie aujourd'hui avec l'aide des républicains comme il y a vingt-cinq ans avec celui des conservateurs, mais toujours aux dépens des démocrates. Oui, ayons le courage de le dire, l'affaire de la collation des grades n'est qu'un leurre pour occuper les masses républicaines et les détourner des questions sérieuses et vivaces; c'est une guenille jetée devant les yeux, livrée à la fureur du taureau démocratique, jusqu'à ce que, harcelé par les picadores, il s'abatte sanglant sur l'arène, non pas vaincu, mais épuisé par ses propres efforts!



C'est pourtant avec ce mince bagage parlementaire que nos hommes de l'opportunisme vont se présenter avec assurance devant leurs électeurs et réclamer leur approbation. Ils leur narreront sur un ton dithyrambique comment ils ont placé la République hors de toute atteinte, et si quelqu'un s'inquiète de ce que l'on s'en sert si peu, ils expliqueront qu'elle est encore trop fragile et qu'il est bon de la laisser quelque temps inutile. Puis si un démocrate grincheux et peu naïf insistait, ils s'écrieraient alors avec éloquence et conviction : — Ne sommes-nous pas républicains? — Oui, certes, répondra-t-on. — Ne sommes-nous pas au pouvoir? — Incontestablement. — Et bien que voulez-vous de plus?... Et alors ils s'en retourneront triomphants à Versailles; ils continuent à siéger, à pérorer, à voter et à conserver la république... comme le vinaigre conserve les cornichons pour être mangés: et cela durant cinq ans s'il plaît à Dieu et au sabre?

Il est bien vrai, qu'avant ce terme, les ficelles de ces Messieurs seront toutes connues, la démocratie sera désabusée, leur popularité s'en sera allée avec celle de bien d'autres que l'on peut nommer; mais que leur importe: ils se seront fait une belle position et même une fortune; ce seront des personnages importants et, si la démocratie leur refuse ses suffrages, ils trouveront toujours dans une cinquantaine de départements quelques milliers de gilets de flanelle et de bonnets de coton pour les envoyer dans une Chambre quelconque siéger, pérorer et conserver le premier gouvernement venu, mais surtout le leur. Enfin, ils quitteront cette vie riches et renommés, puissants et décorés et avec la douce satisfaction

d'avoir créé un mot nouveau pour tuer l'idée et entraver l'essor de la liberté.

O démocrates exigeants et ingrats, que vous faut-il donc de plus, et pourquoi ne prêtez-vous pas plus docilement l'échine pour faire la courte échelle à l'opportunisme?

TAPE-CUIR.



C'était dimanche passé à Dijon le dimanche des Rameaux.

Le jour du centenaire de Vaucanson, les Grenoblois étaient interpellés par une foule d'étrangers qui leur demandaient: Qu'est-ce que vos gants sont?

Et eux de faire la réponse classique: Vaucanson était un célèbre cuisinier qui a inventé le canard aux tomates.

Malgré tout ce qu'a pu dire et faire le cabinet, le Sénat est toujours resté anti-chambre.

Les femmes des réservistes lyonnais ont peur que leurs maris, une fois à Gap, s'en paient (des agapes) pas du tout fraternelles.

Une seule minute d'huissier suffit pour faire un quart d'heure de Rabelais.

Ce n'est pas étonnant si les Turcs n'ont fait qu'une bouchée de l'armée serbe; ils avaient emmené avec eux tous les ruminants, tous les *serbivores* qu'ils avaient pu trouver.

Un de mes amis me disait l'autre jour que les Prussiens construisaient à Metz de nombreux forts. Hélas! ces forts faits nous rappellent ceux de Bazaine.

MADÉLON.



Il ne passe pas de semaine que la presse sérieuse, celle à laquelle appartient M. Senterre, ne nous

CONTES DE FÉES

La fée Vacance.

Il y avait une fois une jeune et belle dame qui était si riche, si riche, qu'elle avait été obligée de prendre deux commis pour gérer ses biens.

De ces deux commis, l'un était vieux, tout perclus de rhumatismes et était occupé toute la journée à remplacer ses emplâtres par des cataplasmes. A chaque instant, un de ses vésicatoires se détachait de sa peau ridée et c'était un vrai remue-ménage dans la maison pour lui trouver un remplaçant. Par dessus le marché, le vieux commis était entêté comme plusieurs ânes réunis en un seul; le docteur avait beau lui recommander des remèdes nouveaux, le vieux s'acharnait à ramasser tout ce qu'on jetait au rebut pour s'en couvrir le corps. Un jour, il avait voulu à toute force, malgré tout le monde, couvrir une de ses plaies avec un vieux *buffet*. Imaginez-vous comme il devait être à son aise, mais l'entêtement était plus fort chez lui que tout, même la souffrance.

L'autre commis était un jeune homme, bon garçon, un peu faiseur d'embarras. Il ne craignait pas de se disputer avec qui que ce soit. Il n'avait qu'un défaut: c'était d'avoir peur du vieux commis. Ça lui avait pris, depuis une certaine fois que le vieux lui avait jeté un plat à la tête, un jour qu'ils faisaient une collation ensemble. Depuis ce jour, le vieux qui s'était aperçu de l'effet qu'il produisait sur son compagnon, lui avait encore flanqué pas mal de taloches, et l'autre n'avait pas même osé se plaindre à leur maîtresse. Celle-ci, qui avait l'esprit ferme et droit, qui aimait les jeunes gens pleins de verve et d'entrain, l'aurait certainement soutenu, mais elle avait autre chose à faire que de surveiller les rapports de ses deux commis.

Sur ces entrefaites, vint le moment de faire l'inventaire des recettes et des dépenses de la maison. Il avait été entendu entre les deux commis que le jeune passerait en revue tous les comptes de la maison; le vieux n'aurait qu'à faire une seconde vérification et à approuver le travail du jeune.

Celui-ci se mit à l'ouvrage avec une noble ardeur. Jamais ce travail n'avait été fait aussi consciencieusement. Tout lui passait sous les yeux; il alla même jusqu'à compter les boutons de guêtres dont les gardiens de la maison faisaient grand usage.

Il était en train de travailler avec le zèle que nous venons de décrire, lorsqu'une vieille mégère, voisine de la jeune dame, voulut rentrer dans la maison de celle-ci qu'elle avait tenue en régie pendant longtemps. Cette vieille, qui s'appelait Réactio, était horriblement vexée de voir que la maison marchait mieux que du temps qu'elle la dirigeait. Comme il lui était impossible d'y rentrer sur le champ, parce que la jeune dame l'avait flanquée à la porte un peu rudement quelques temps auparavant, elle résolut d'empêcher le jeune commis de remédier au désordre dont elle avait profité autrefois. Elle s'entendit avec un méchant enchanteur et l'effet de cette union ne tarda pas à se faire sentir.

Pour commencer, elle envoya un mauvais génie nommé Ajournement qui était chargé de faire renvoyer au lendemain le travail du jour. Ce génie réussit peu auprès du jeune commis, mais le vieux ne sut pas résister à ces tentatives qui servaient sa paresse et son mauvais vouloir, et, neuf jours sur dix, il ne venait pas à son bureau. On ne l'apercevait guère que quand il avait un topique ou un thapsia endommagé qu'il fallait remplacer.

Furieuse de son échec auprès du jeune commis, Réactio combina une autre machination pour arrêter l'ardeur qu'il mettait au travail. Elle s'entendit avec la fée Transpiration, une fée toute dégouttante de sueur et dont il serait difficile de faire le portrait. Cette méchante fée s'introduisit près du jeune homme et ne le quitta pas d'un pas. Il ne pouvait pas faire un mouvement, voir un compte, lire un traité sans être aussitôt tout en nage, à tel point qu'il passait la moitié de son temps à changer de chemise et de chaussettes. C'était déjà une rude atteinte portée à son zèle et Réactio, pour l'abat-

tre complètement, dépêcha une séduisante fée de sa connaissance dont les charmes avaient triomphé jusqu'alors de tous ceux qu'elle avait voulu séduire.

Notre jeune commis, déjà amolli par la fée Transpiration, chercha, mais en vain, à résister à la fée Vacance, — c'était le nom de la seconde fée. Comment ne pas céder à tant de plaisirs qu'elle lui faisait entrevoir? Du reste, la séduisante Vacance n'épargna rien; elle sut faire briller aux yeux du jeune homme tous les agréments qu'elle fait goûter à ceux qu'elle entraîne loin du travail. Ici, ce serait de longues promenades dans les bois parfumés; là de charmantes excursions dans des contrées pittoresques. Et la pêche, et la chasse avec leurs émotions et leurs triomphes! Et la vendange, où dans un travail facile, on trouve tous les plaisirs champêtres.

Il aurait fallu être un saint Antoine pour résister à de pareilles séductions.

Huit jours après l'entrée de la fée Vacance, le jeune commis s'enfuit avec elle, laissant son travail d'inventaire inachevé et tout le désordre causé par Réactio encore intact. Mais...

Mais, malgré les maléfices de Réactio, les pouvoirs de la fée Vacance doivent expirer fatalement dans trois mois. Ces trois mois de plaisirs, de repos, rendront-ils plus ferme dans ses bonnes intentions le jeune commis? Trouvera-t-il à la campagne la force de caractère nécessaire pour résister au vieillard cacochyme qui veut le retour de Réactio malgré tout, et surtout malgré la maîtresse du logis?

Espérons-le, ô mon Dieu!

PIQUE-EMPEIGNE.



raconte, d'un ton ému, qu'un brave homme a trouvé un porte-monnaie contenant vingt-cinq centimes ou un peu plus, et s'est empressé de le rendre à son légitime propriétaire. Si le cocher de fiacre ou le cantonnier qui a commis un acte louable a refusé d'accepter les deux ou trois sous de récompense que le propriétaire remis en possession de l'objet croit devoir lui offrir, oh! alors, le lyrisme de la presse sérieuse ne connaît plus de bornes, et rendrait des points à Jean-Baptiste Rousseau, de froide mémoire.

Il faut que l'honnêteté ne soit pas chose bien commune, pour que les chroniqueurs consciencieux enregistrent ainsi les cas les plus élémentaires de probité, tout comme les chûtes de maçons ou les histoires de chiens enragés et de chevaux qui s'emportent.

Si cela continue, nous verrons bientôt, dans les journaux à la fin de chaque semaine, après le bulletin de l'état sanitaire de la ville, la liste des gens qui n'auront rien volé pendant les huit jours.



Ce sont les gommeux qui ne sont pas contents! Un industriel qui les connaît leur avait fabriqué tout exprès et à seule fin de leur procurer une de ces distractions intelligentes dont ils sont si friands, un petit instrument faisant du bruit, agaçant, et dont le jeu ne nécessitait aucune étude. Eh bien! le cri-cri, comme bien d'autres choses, est devenu commun. Les gamins en ont tous dans leur poche; le pâle voyou n'a pas manqué cette occasion d'embêter les bourgeois. Le cri-cri n'a plus de chic.

Allons, messieurs les inventeurs, autre chose.



C'est une épidémie! Il y a quelques jours, c'était Lausanne; cette semaine, c'est Dijon, Grenoble, Carpentras. Fanfares, harmonies, chorales s'abatent sur ces pauvres villes que le destin cruel a condamnées à subir ce déluge de trombones, d'ophycléides, de chapeaux-chinois, de voix de basse, de ténor, de baryton. Les chœurs, les fantaisies, les grands morceaux variés, les valse, les marches funèbres, triomphales, nuptiales, tout se croise, s'enchevêtre, se confond en une vaste cacophonie qui n'a rien de commun avec la musique.

Les esprits étroits s'étaient laissé dire que les jours de fête étaient faits pour se reposer. Mais l'ambition pique de son aiguillon les petits comme les grands, les humbles orphéonistes comme les souverains de la terre. Le trombone de la fanfare de Barbotte-lès-Canards rêve pour elle le premier prix, et qui sait si un solo bien soufflé ne lui vaudra pas à lui-même l'attention du jury et de la postérité?



Les miracles succèdent aux miracles; après Lourdes, vient Saint-Palais. De tous côtés les gens s'illuminent; les processions sont plus longues que jamais, et des entreprises pour pèlerinages à prix réduits transportent avec fracas d'un bout à l'autre de la France les gens dévots qui ne peuvent pas l'être chez eux et qui ont oublié que la prière s'accommoderait beaucoup mieux de la retraite et du silence. Les universités catholiques sont organisées... sur le papier, et leurs doyens prononcent des discours, et, comme au bon vieux temps, l'archevêque de Lyon vient de faire son entrée triomphale dans sa bonne ville, au son du canon et des cloches, escorté de cuirassiers et d'artilleurs.

Voilà bien du bruit, vraiment; et cela fait penser au dicton des vieux négociants lyonnais: « Quand on fait tant de réclame, c'est que le commerce va mal. »



« La situation n'est pas assez mûre pour intervenir. » Ce sont les dépêches officieuses qui l'annon-

cent. Les empereurs, en s'embrassant, l'ont déclaré, et les chanceliers se le sont dit en humant le moka, après un fin dîner fait de compagnie. Il paraîtrait, pourtant, toujours d'après les communications officieuses, que, si la situation n'est pas mûre, elle le sera bientôt. Il ne reste plus aux chiens, en Bulgarie, une côtelette d'enfant à manger, aux Turcs, une femme à... apprécier. En Herzégovine et en Bosnie, depuis plus d'un an déjà, on s'occupe du nettoyage, et il faut espérer que bientôt il n'y restera plus un rebelle; en Serbie, tous les villages que ces bons Turcs peuvent prendre sont bien brûlés, les femmes et les enfants massacrés; mais on avance lentement. On se contente, en attendant, de couper le nez aux prisonniers, par manière de récréation; et les Serbes, qui ont des habitudes plus civilisées, ripostent en coupant les oreilles qui leur tombent entre les mains.

On n'est pas plus gentil, et vraiment la diplomatie montrerait un esprit taquin en empêchant les gens de s'amuser si agréablement. D'ici à quelque temps, d'ailleurs, il ne restera plus ni nez ni oreilles à couper; on sera revenu des eaux, les fortes chaleurs seront passées... et peut-être la situation sera mûre.

PORC-EPIC.



SUR LES PLANCHES

Programme pour l'année théâtrale 1876-1877

MESDAMES ET MESSIEURS,

Boum! la, la! boum! la, la! zim, zim!
C'est moi, Senterre, la perle, le phénix des directeurs! Jusqu'à présent, mesdames et messieurs, vous aviez eu des directeurs qui n'étaient réellement pas à la hauteur de leur public. De temps en temps ces ignares se permettaient d'avoir une troupe; si mauvaise qu'elle fût, ce n'en était pas moins une troupe qui débutait et finissait généralement par être adoptée.

Est-il permis d'être aussi naïf que ces braves gens? Et vous ne les trouvez pas tout à fait à votre convenance; et vous les traitiez de ficelles, parce qu'ils se permettaient d'escamoter quelques clauses seulement du cahier des charges!

Un tel état de choses ne pouvait pas durer. Aussi, en prenant la direction de Lyon l'année passée, j'étais fermement résolu à transformer une situation devenue intolérable. Vous savez tous comme j'ai réussi.

Déjà, l'année dernière, je me suis arrangé de manière à vous contenter avec une demi-troupe; car j'avais pris à dessein des artistes de grand opéra atroces, afin que vous vous empressiez de les refuser. Les faits n'ont pas tardé à justifier mes prévisions, mais qu'est-ce que cela à côté de ce que, guidé par l'expérience, je veux tenter cette année?

Chez moi c'est comme chez Nicolle: ça va toujours de plus en plus fort.

On a vu des prestidigitateurs prendre dans la poche de quelqu'un des pièces de cent sous qui n'y avaient jamais passé; on a vu des escamoteurs faire disparaître des gens sans avoir besoin de porte ni de fenêtre; on a vu des spirites faire parler des tables, eh bien, moi Senterre, je vais leur damer le pion à tous ces gens sans expérience et qui n'ont pas l'insigne honneur d'appartenir à la presse sérieuse.

Plus fort que les spirites, je ferai parler les journalistes sérieux en ma faveur; plus fort que les escamoteurs, je ferai passer mes artistes par la porte ou par la fenêtre, et c'est sur vous-mêmes que je compte pour m'aider dans cette tâche; plus fort que les prestidigitateurs, je me ferai donner plusieurs centaines de mille francs par la ville, et tout ceci, sans la moindre supercherie, avec l'aide seule de mon expérience et de ma profonde connaissance des Lyonnais, en général, et de la presse sérieuse en particulier.

Et, de ce fait, je n'aurai plus de troupe, plus d'ennuis, plus d'embarras, et je resterai seul (une, deusse, trois)... avec la subvention!

Comme il est probable que vous la trouverez mauvaise (pas la subvention, ma façon d'agir), j'ai déniché un bon moyen pour calmer votre mécontentement. Remarquez bien que vous n'aurez rien à dire, puisque c'est vous qui m'aurez débarrassé de gens que je payais dix fois plus cher qu'ils ne valaient. Ainsi donc, par esprit de conciliation (sans politique) je consentirai à vous faire jouer une centaine de fois les Deux Orphelines. Pour rompre la monotonie, mes programmes seront changés de temps en temps, et les Deux Orphelines feront place au Bâtard, aux Pirates de la Savane, au Naufrage de la Méduse, ou bien encore à Stella ou la Forteresse du mont des Géants.

Si, après tout cela, vous vous plaignez, c'est que vous ne

serez pas raisonnables, et il ne me restera plus qu'à fermer mon théâtre et à fumer des cigarettes en attendant que mon traité soit expiré.

Maintenant, mesdames et messieurs, que vous savez à quoi vous en tenir sur ce que vous avez à faire, entrez, entrez, le spectacle va commencer.

On ne paie qu'en entrant. Ceusses qui ne seront pas contents... on ne leur rendra pas leur argent.

En avant la musique!

Boum! la, la! Zim! Boum! la, la! Zim!

Senterre.

Pour copie conforme: CEIL-DE-LYNX.



C'était une cause grave et qui mettait en émoi tous les habitants de Saint-Just-la-Pendue: il s'agissait d'un vigoureux soufflet donné par la Claudine à la Mariette; Jean-Claude se présentait comme un témoin important et comptait bien produire un grand effet par sa déposition.

— Vous avez vu l'accusée donner le soufflet à la plaignante, lui demande le président.

— Non, monsieur, répondit-il, je l'ai entendu.

— Cela ne suffit pas, allez-vous asseoir.

Jean-Claude, désappointé, n'alla pas s'asseoir, mais il quitta le prétoire, et comme il se retirait confus et tournant le dos aux magistrats, il laisse échapper, non pas des lèvres, un murmure... significatif et retentissant. L'huissier, à ce bruit malséant, se lève et court après l'insolent:

— Comment, malhonnête, vous faites un... une incongruité au nez du tribunal!

— Est-ce que vous l'avez vu? répond Jean-Claude avec sang froid et dignité.

— Non, mais certes je l'ai bien entendu.

— Cela ne suffit pas, allez-vous asseoir!!!

Entendu au restaurant:

Un monsieur: — Garçon, ce fromage n'a aucun goût; donnez-moi du fort!

— Impossible! monsieur, il est au Sénat.

Le monsieur. — Hum!

A Bellecour, devant la voiture aux chèvres.

— Maman, qu'est-ce que ces bêtes, qui traînent la voiture?

— Ce sont des chèvres.

— Et cette petite qui est à côté?

— C'est un cabri.

— Et la voiture, comment est-ce qu'on l'appelle?

— Un cabriolet.

— Tiens, pourquoi est-ce que celui-là est au lait et que l'autre n'y est pas?

GRANDGOGNAND.

BOITE AUX LETTRES



L. T. — Arregarde, vian! ça z'y est.
G. à Clément. — Dites à M. que Guignol le ronnie et ne le reconnaît plus pour un goné d'Ainay.

Pet en l'air. — Velà le commencement.

Un inconnu. — En retard. Mais à la semaine prochaine.

Le Gérant, PRUNIÈRE.

Lyon, Assoc. typ. — C. Rictor, rue de la Barre, 12.